repentir fait couler, et quel bonheur éprouvent en retournant à la vertu ceux qui l'avaient quittée. Ses paroles arrivaient à mon cœur comme des flèches de feu : indocilité, opiniâtreté, orgueil, tout fut comme réduit en poudre. Toutes les pensées généreuses et saintes s'emparaient de moi avec une force incroyable. Je brûlais de montrer à un tel maître que j'étais digne de ses leçons.

Il avait cessé de parler, j'écoutais encore. Alphonse m'a dit ensuite qu'en cet instant j'étais comme transfiguré, et que dans mes traits qui naguère conservaient l'empreinte des mauvaises passions, mes camarades avaient admiré comme un reflet d'une lumière céleste.

A peine notre principal nous avait-il quittés, nous laissant sous l'influence de sa noble et touchante parole, qu'empressé de réparer le détestable exemple que j'avais donné, contenant les sanglots qui me suffoquaient, j'avais saisi mes livres d'étude. En cet instant on m'appelle de la part du principal. On me conduit dans son cabinet. Comment ai-je fait ce trajet? Je l'ignore : un nuage était devant mes yeux. Dès que je fus en sa présence, je m'élançai vers lui en sanglotant, en fondant en pleurs : « Oh! que j'ai été méchant! m'écriai-je, et que je suis coupable! » Il m'accueillit dans ses bras; il me serra contre son sein, et une larme, oui, j'en suis sûr, une larme, tombant de ses yeux vénérables, se mêla aux miennes.

Je sollicitais des châtiments. Il les crut inutiles, et m'en dispensa. Il me parla de Dieu, il me parla de ma mère, et me renvoya de son cabinet plein de consolation, de bonnes résolutions et d'espoir.

Ainsi, en me livrant d'abord à mes réflexions, en me confiant ensuite aux tendres soins de l'amitié, enfin en m'adressant le langage du sentiment et de la raison, mon maître triompha d'un orgueil rebelle contre lequel toutes les autres armes auraient été impuissantes.

Dès ce jour, le collége n'eut pas d'élève plus docile que moi. Je fis rapidement d'excellentes études : car je

n'avais plus qu'une pensée, celle de donner de la satisfaction à ma mère par l'accomplissement de tous mes devoirs et de me montrer par là digne d'avoir un tel homme pour maître, digne d'avoir Alphonse pour ami.

---

§ XIII.

DEVOIRS DE SOCIÉTÉ.

HOSPITALITÉ.

Les droits de l'hospitalité sont sacrés. Chez les anciens, un hôte était considéré comme un parent, et presque comme un ami. (B.)

La réception que vous ferez à vos hôtes sera plus ou moins brillante, selon que votre fortune et les circonstances vous le permettront; elle devra toujours être affectueuse, polie, empressée. (*Cours de morale.*)

Le couvent du mont Saint-Bernard.

Dans la chaîne des Alpes s'élève le mont Saint-Bernard[1], dont le sommet se perd dans les nues. Le froid y est excessif, même en été. On n'y voit ni arbres ni arbustes. Ses flancs escarpés sont couverts de neige, et d'immenses plaines de glace y sont entrecoupées de précipices profonds.

Ceux qui traversent ces solitudes sont exposés à rouler au fond des abîmes, à être engloutis sous la neige, à être écrasés sous les avalanches.

Sur la montagne s'élève un couvent habité par des religieux qui se consacrent au service des voyageurs perdus dans ces déserts de glace. Ils nourrissent dans leur monastère des chiens qu'ils ont dressés à seconder leur charité intrépide. Tantôt ces dogues bienfaisants accompagnent leurs maîtres, tantôt ils vont seuls à la découverte, portant au cou une sonnette pour avertir les passagers de leur approche, et une gourde pleine

1. Entre la Suisse et l'Italie. C'est un des passages les plus fréquentés pour aller en Italie; à 3470 mètres au-dessus du niveau de la mer.

d'eau-de-vie pour qu'ils puissent se restaurer. Lorsque les éboulements de neige engloutissent un voyageur, ces dogues, aussi intelligents que courageux, retournent au couvent pour avertir leurs maîtres. On leur suspend au cou un panier rempli d'aliments, les religieux courent sur leurs traces, déblayent la neige, et en retirent l'infortuné voyageur, dont ils parviennent souvent à sauver la vie.

« A la fin d'avril, dit un de nos littérateurs, je me rendais en Piémont par la route du mont Saint-Bernard. Vers les quatre heures de l'après-midi, la petite caravane avec laquelle j'avais gravi ce dangereux passage parvint au sommet de la montagne, et, après avoir réparé ses forces dans le monastère, elle se remit en marche, pour coucher le même jour dans la vallée d'Aoste. Je ne voulus pas la suivre. Déjà le soleil avait perdu sa chaleur, et le ciel même sa sérénité; des nuages commençaient à se traîner le long des cimes des rochers, et s'amoncelaient dans les gorges étroites de cette solitude. J'étais inquiet; je me décidai à passer la nuit avec les religieux hospitaliers, qui partageaient mes pressentiments.

« Ils ne nous trompèrent point. A six heures, ce plateau glacé fut presque enseveli dans les ténèbres; les nuées, poussées par un vent du nord-ouest avec la rapidité d'une flèche, tourbillonnaient autour de l'enceinte des rochers; déjà retentissait le bruit lointain des avalanches; et des atomes de neige serrée, divisée comme la poussière, soit en se détachant des montagnes, soit en tombant du ciel, en interceptaient la faible lumière, et voilaient tous les objets d'alentour.

« Tandis qu'auprès d'un bon feu je questionnais le supérieur du couvent sur les suites de l'ouragan, les religieux hospitaliers étaient allés remplir leurs devoirs de circonstance, ou plutôt exercer leurs vertus de tous les jours : chacun avait pris son poste de dévouement dans ces solitudes glaciales pour y porter des secours empressés aux voyageurs de tout rang, de toute nation, de

tout culte, et même aux animaux chargés de leur bagage. Quelques-uns de ces sublimes solitaires gravissaient les pyramides de granit qui bordent le chemin pour y découvrir un convoi dans la détresse et pour répondre aux cris de secours; d'autres frayaient le sentier enseveli sous la neige fraîchement tombée, au risque de se perdre eux-mêmes dans les précipices; tous bravant le froid, les avalanches, le danger de s'égarer, presque aveuglés par les tourbillons de neige, et prêtant une oreille attentive au moindre bruit qui leur rappelait la voix humaine.

« Leur intrépidité égale leur vigilance; aucun malheureux ne les appelle en vain : ils le retirent étouffé sous des avalanches, ils le raniment agonisant de froid et de terreur, ils le transportent sur leurs bras tandis que leurs pieds glissent sur la glace ou plongent dans les neiges : la nuit, le jour, voilà leur ministère.

« Depuis une heure entière, cinq religieux, leurs domestiques et leurs chiens étaient sur les traces des voyageurs, lorsque l'aboiement des dogues nous annonça leur retour.

« Bientôt l'hospice s'ouvrit à dix personnes épuisées de froid, de lassitude et de frayeur. Leurs conducteurs oublièrent leurs propres fatigues; et, depuis le linge le plus blanc jusqu'aux liqueurs les plus restaurantes, tout ce que l'hospitalité la plus attentive peut offrir de secours, tout ce qu'on ne rassemblerait qu'à force d'argent dans les auberges de nos villes, fut prêt dans l'instant, distribué sans distinction, employé avec autant d'adresse que de sensibilité. »

L'île de Sein.

L'île de Sein, plateau isolé et stérile, à 4 kilomètres de la côte du Finisterre, compte à peine 350 habitants, tous pêcheurs. Cette population est si active et si généreuse qu'elle semble avoir dévoué son existence tout

entière aux devoirs de l'humanité. Ces insulaires ont, de 1617 à 1765, sauvé d'une perte certaine un vaisseau de ligne, une frégate, deux corvettes, un lougre, trois embarcations de commerce, dans lesquelles se trouvait un transport ramenant cinq cents homme de troupes françaises des colonies; cinq équipages entiers de bâtiments de guerre et de négoce, et de plus, huit cent dix-neuf hommes faisant partie de l'équipage du *Séduisant*, grand vaisseau, brisé sur le Tévenec, le plus dangereux des écueils de cette terrible chaussée de Sein, si féconde en désastres nocturnes, en trépas ignorés.

Ils auraient sauvé jusqu'au dernier homme du *Séduisant*, si la tempête, devenue encore plus horrible, n'avait pas rendu la mer absolument impraticable.

Pendant onze jours qu'elle empêcha toute communication avec la terre, ils partagèrent fraternellement avec ces hôtes nombreux leurs habitations et leurs vivres, en sorte que, si la tempête se fût prolongée davantage, réfugiés et habitants seraient également morts de faim. Ce sont ces intrépides insulaires qui, il y a quelques années, ont sauvé en entier l'équipage du brick de guerre anglais *la Bellissima*, faisant partie de la flotte de l'amiral Codrington.

Un Maure d'Espagne.

Dans le temps qu'une grande partie de l'Espagne était sous la domination des Maures, un Espagnol, s'étant battu en duel contre un jeune Maure, et ayant eu le malheur de le tuer, se réfugia dans la première maison qu'il trouva ouverte. Elle appartenait à un Maure : l'Espagnol implore sa protection. Le Maure lui offre une moitié de pêche et mange l'autre, en lui disant : « Mange ce fruit, et ne crains rien : te voilà devenu mon hôte. » Il cache l'Espagnol dans un pavillon, dont il prend la clef. Bientôt il apprend que c'est son fils qui a été tué par l'Espagnol. Il attend la nuit et se rend au

pavillon. « Malheureux, dit-il, celui à qui tu as ôté la vie était mon fils !... Sors, et profite de cette nuit pour t'échapper : aujourd'hui les devoirs de l'hospitalité enchaînent ma vengeance; demain, la justice et l'amour paternel reprendront leurs droits. »

Le procès.

[1794.]

Un membre de la Convention, qui se nommait Fabre d'Églantine, proscrit et condamné à mort, s'était dérobé par la fuite à l'échafaud, et cherchait un asile. Il apprend qu'une dame qu'il avait persécutée lorsqu'il était puissant, habitait une maison de campagne isolée à Ivry. Il prend la résolution de se réfugier chez elle. Il entre : « J'ai menacé votre vie, lui dit-il, aujourd'hui la mienne est entre vos mains. Si vous m'accordez l'hospitalité, je suis sauvé : car on sait que j'ai toujours été votre ennemi, bien certainement ce n'est pas chez vous qu'on viendra me chercher. »

Cette dame est frappée de surprise. Celui qui naguère l'avait fait jeter dans un cachot vient lui demander l'hospitalité ! Et dans quel moment ? A une époque où la loi condamne à mort quiconque aura donné un asile aux proscrits ! « Vous êtes devenu mon hôte, lui dit-elle, je ferai tout pour vous sauver. »

Fabre resta quelques jours en sûreté chez cette femme généreuse ; mais il dut bientôt songer à une retraite plus éloignée de Paris. Ivry était soupçonné, et déjà l'on faisait dans le voisinage des visites domiciliaires. Fabre voulut absolument partir. Forcée d'y consentir, son hôtesse lui donne des habits de paysan et arrange tout pour qu'il remplace, dans une petite charrette, le frère de sa jardinière, qui devait aller porter du lait au marché de Choisy.

Avant le lever de l'aurore, Fabre se place dans la charrette : à ses côtés est une paysanne, dont un ample fichu d'indienne couvre en partie le visage. Elle est

assise au milieu de paniers d'œufs, de grands vases de lait, et tient en main les rênes du cheval. Bientôt il fait grand jour. Fabre pousse un cri de surprise : il a reconnu dans la paysanne la dame elle-même, qui ne s'est reposée sur personne du soin de le sauver. Elle le conduisit fort loin et ne revint chez elle qu'à l'entrée de la nuit.

Le prisonnier de guerre.

Wilhem Apfel, soldat prussien fait prisonnier à la bataille d'Iéna[1], fut envoyé en cantonnement dans les environs de Mèves (Nièvre). Les paysans chez lesquels il demeurait, loin de le traiter en ennemi, lui prodiguèrent des soins capables de lui faire oublier sa captivité; mais rien ne pouvait le distraire du souvenir de son pays et de ses parents. Touché de sa douleur, Antoine Fouquier, fils de son hôte, obtint pour lui un passe-port, lui donna 50 francs d'économies qu'il possédait, et lui fournit les moyens de franchir la frontière.

Sept ans après, Antoine Fouquier, servant dans le 4e léger, fut blessé au bras à Leipzig[2] et forcé de se rendre. On le dépouilla de la plupart de ses vêtements; on lui ôta jusqu'à ses souliers, et il fut, avec quelques-uns de ses compagnons d'infortune, dirigé vers l'intérieur de la Prusse. Il marchait entre deux haies de soldats ennemis, lorsque l'un d'eux se jette à son cou et l'embrasse avec effusion. C'était Wilhem, qui avait reconnu son libérateur, et courut aussitôt solliciter sa délivrance. Le récit de la généreuse conduite de Fouquier émut le général prussien, et le jeune Français, mis en liberté, accueilli dans la famille de Wilhem, ne tarda pas à revoir sa patrie.

L'hospitalité à l'épreuve.

[XVIIIe siècle.]

Un jeune homme de Montpellier, nommé Charles

1. 14 octobre 1806. 2. 10 octobre 1813.

Boyer, ayant perdu son père et sa mère à l'âge de dix-sept ans, fut recueilli par un oncle, qui, ayant déjà deux fils, montra peu d'affection à ce nouveau venu.

S'apercevant qu'il était à charge, le jeune homme demanda et obtint la permission de partir pour la Guadeloupe, avec une petite pacotille, acquise au prix du très-modeste héritage que lui avaient laissé ses parents. Depuis ce moment, on n'entendit plus parler de l'orphelin, et la famille cessa entièrement de songer à lui, à l'exception du plus jeune de ses deux cousins, qui avait un excellent cœur et qui aimait à se rappeler les années de son enfance.

Charles Boyer, par sa bonne conduite, par son application au travail et par son économie, prospéra à la Guadeloupe. Au bout de trente ans, devenu très-riche et n'ayant point eu d'enfants d'une épouse qu'il avait perdue, il résolut de finir ses jours dans sa terre natale et au sein de sa famille. Il s'embarqua donc pour la France. Pendant la traversée, son vaisseau fit naufrage. Il ne put sauver que sa personne et perdit tout ce qu'il avait sur le navire. Mais comme il lui restait à la Guadeloupe dix fois plus qu'il ne venait de perdre, il s'inquiéta peu de ce malheur et résolut même de le mettre à profit pour éprouver ses parents et s'assurer par lui-même s'ils étaient dignes de ses bienfaits; car son intention était de partager sa fortune entre ses deux cousins et de vivre avec eux comme un frère.

Étant arrivé à Montpellier, son premier soin fut de s'informer de leur position : il apprit que l'aîné, après avoir fait d'assez belles affaires, s'était retiré du commerce et jouissait d'une honnête aisance; que le second, au contraire, après avoir essuyé bien des traverses, avait été obligé d'accepter un modeste emploi qui lui donnait à peine de quoi subsister avec sa famille.

Boyer s'habille d'une antique redingote, propre, mais râpée; un pantalon et un gilet dans le même genre, une

grosse cravate rouge, de vieilles guêtres, un chapeau brossé avec soin, mais presque entièrement privé de poil, complètent son costume. En cet équipage, il va frapper à la porte de Jean Boyer, l'aîné de ses cousins. Il est introduit.

Jean, ce jour-là, n'était pas de bonne humeur; mais, eût-il été bien disposé, toute sa gaieté se serait évanouie lorsqu'il vit cet homme si mal vêtu se précipiter dans ses bras, en lui disant : « Mon cousin, mon cher cousin, quel bonheur de te revoir!

— Êtes-vous fou, monsieur? dit Jean avec colère en repoussant ce visiteur importun, je n'ai point de cousin, et, si j'en avais un dans votre genre, je le renierais bien vite.

— Quoi! vous ne reconnaissez pas Charles Boyer, qui, il y a trente ans....

— Il y a trente ans, c'est possible, je ne m'en souviens pas; mais, si ce Charles a existé, et si c'est vous qui êtes ce Charles, en deux mots, monsieur, que me voulez-vous? Hâtez-vous, je vous prie, et soyez bref. On m'attend.

— Hélas! mon cher cousin, en revenant en France, j'ai fait naufrage; les autres passagers et moi nous n'avons pu sauver que notre vie; j'avais sur le vaisseau cent mille francs, je les ai perdus!

— Voilà ce que vous venez m'apprendre! Eh! que voulez-vous que j'y fasse? Si cet argent est au fond de la mer, est-ce que j'ai le pouvoir de le faire revenir sur l'eau?

— Non, mais vous pouvez me rendre quelques services de parent et d'ami. J'ai appris que vous êtes dans une position heureuse, je m'en suis félicité pour vous et pour moi. J'espère tout de votre bonté.

— Bien obligé de la préférence ; c'est tout à fait aimable de votre part. Vous avez mal fait vos affaires, et vous me faites l'honneur de me choisir pour les réparer. Vous avez fait des sottises, et il faut que je les paye. Ce serait commode; mais, malgré ma bonne volonté,

monsieur, je ne puis rien pour vous; je ne vois en vous qu'un étranger; et, si vous vous vantez d'être mon parent, soyez bien certain que je vous démentirai. Beau parent, par ma foi! »

Tout en prononçant ces mots, Jean avait poussé doucement son cousin vers la porte de la chambre, et de là vers la porte de la rue. Alors Charles Boyer, se trouvant sur le seuil, s'arrête un moment, et baissant les yeux, dit à voix basse :

« Mon cousin.... Si vous pouviez me prêter au moins cinq francs.... je suis bien sûr que plus tard je pourrais vous les rendre.... Non?... eh bien! deux francs....

— Désolé.... mais je n'ai rien.... impossible, » dit Jean, et, poussant le cousin un peu fort, il le jeta, pour ainsi dire, dans la rue; puis il referma sa porte avec colère, et alla dire aux personnes de sa maison de bien regarder l'homme qui sortait, afin de le reconnaître et de ne pas lui ouvrir s'il se présentait de nouveau.

Charles avait le cœur navré. « Quelle dureté! se disait-il, quel égoïsme! Voilà comment me traite un parent, à qui il est si aisé de me rendre service! quel accueil dois-je donc attendre de son frère, qui est pauvre!... Ah! que j'ai bien fait d'éprouver ma famille! si Étienne ressemble à son frère, je repars demain pour la Guadeloupe, et tous ces gens-là n'auront jamais de moi ni un centime, ni un souvenir. »

Il arrive chez Étienne. Quelle réception différente! Là, il n'eut pas besoin de se nommer. A peine se fut-il présenté, Étienne se jeta à son cou, en s'écriant : « Charles, mon cher cousin! » Et il appela toute sa famille pour partager sa joie et fêter le nouveau venu.

Après les effusions d'une tendresse réciproque, Charles Boyer raconta son naufrage. Étienne lui serrait les mains avec les marques de l'intérêt le plus sincère :

« Ainsi, mon cher cousin, la fortune t'a été encore plus contraire qu'à moi. Mais moi, je ne suis pas tellement pauvre que je ne puisse obliger un ami. Je

vais tâcher de te trouver une petite place comme la mienne, qui te fasse vivre. En attendant que je l'aie trouvée, tu partageras nos modestes repas. Nous sommes logés un peu à l'étroit; n'importe, nous nous serrerons, et nous trouverons bien le moyen de te faire place. Ah! j'y pense, continue l'excellent Étienne, en se dirigeant vers son bureau : tu as besoin d'argent peut-être; permets-moi de te prêter cette petite somme, que tu me rendras à ton loisir. Je regrette de ne pouvoir t'offrir davantage. » Et il lui présenta une pièce d'or qu'il venait de prendre dans un tiroir, la seule qu'il possédât.

Les yeux de Charles Boyer étaient inondés de larmes. Il reçut la pièce d'or des mains d'Étienne, et, la portant à ses lèvres, il la baisa : « Ah! s'écria-t-il d'une voix entrecoupée de sanglots, je veux la garder toute ma vie, cette preuve de ton bon cœur. Mon ami, mon cousin, mon frère.... je ne suis point un indigent, je suis un millionnaire; je viens partager ma fortune avec toi; tes enfants seront mes enfants.... Pardonne-moi d'avoir mis à l'épreuve un cœur comme le tien.... »

Lorsque Jean sut ce qui s'était passé, il tomba malade, non de repentir, mais de dépit et de rage; il eut recours à toutes sortes de bassesses pour rentrer en grâce auprès du cousin, tout fut inutile : il subit la punition due à son mauvais cœur.

POLITESSE.

L'esprit de politesse est une certaine attention à faire que, par nos paroles et par nos manières, les autres soient contents de nous et d'eux-mêmes. (*Cours de morale.*)

La politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude; elle en donne du moins les apparences, et fait paraître l'homme au dehors comme il devrait être intérieurement. (Mme de Lambert.)

Paroles de Catinat.

Catinat se promenait un jour dans son domaine, très-simplement vêtu, selon sa coutume. Un jeune homme

de Paris l'aborde, et, lui parlant le chapeau sur la tête, tandis que le maréchal l'écoutait le chapeau à la main, il lui dit : « Bon homme, je ne sais à qui est ce domaine; mais vous pouvez dire au propriétaire que je me suis donné la permission d'y chasser. » Des paysans, qui étaient à portée de l'entendre, riaient aux éclats. Le chasseur leur demanda, d'un ton arrogant, de quoi ils riaient. « De l'insolence avec laquelle vous osez parler à M. le maréchal de Catinat, lui répondirent-ils. S'il eût dit un mot ou fait un signe, nous vous aurions assommé. » Le jeune homme courut après le maréchal, et s'excusa sur ce qu'il ne le connaissait pas. « Je ne vois pas, lui dit le maréchal, qu'il faille connaître quelqu'un pour lui ôter son chapeau. »

Sage réponse.

Le chevalier Williams Gooels, gouverneur de la Virginie[1], causait avec un négociant dans la rue. Il vit passer un nègre, qui le salua; il lui rendit le salut. « Comment, dit le négociant, vous saluez un nègre? — Sans doute, répondit le gouverneur; je serais bien fâché qu'un nègre se montrât plus poli que moi. »

Leçon de politesse.

Une dame qui demeurait à la campagne avec sa fille Eugénie, son fils Eugène, et M. Dorval, précepteur d'Eugène, reçut un jour la visite d'un de ses voisins, nommé M. de La Palinière, qu'elle retint à dîner. En sortant de table, M. Dorval proposa à M. de La Palinière de faire une partie d'échecs. M. Dorval se disait et se croyait très-fort à ce jeu. Mais quel fut son étonnement! son adversaire le battit très-promptement et à toutes les parties. Eugénie, qui s'était placée à côté de lui, éclatait de rire en le voyant perdre; elle lui de-

1. Ancienne colonie anglaise qui fait aujourd'hui partie des États-Unis d'Amérique. C'est dans ce pays qu'est né Washington. (Voir page 344.)

mandait sans cesse d'un ton ironique s'il était aussi fort à ce jeu qu'il avait l'habitude de le dire. Eugène souffrait beaucoup des impertinences de sa sœur. La mère, qui, dans un coin du salon, travaillait à un ouvrage de tapisserie, paraissait ne s'apercevoir de rien; mais M. de La Palinière étant parti, elle appela Eugénie.

« Il paraît, dit-elle, que j'ai pour fille une petite folle, moqueuse, impertinente et impolie. — Mais, maman, qu'ai-je donc fait? — Écoutez-moi : devez-vous du respect à l'ami de votre famille, à l'homme qui se consacre entièrement à l'éducation de votre frère? Non-seulement M. Dorval doit vous inspirer du respect; mais, si vous avez un bon cœur, vous avez sûrement beaucoup d'attachement pour lui.... — Oui, maman, reprit Eugénie en pleurant, je respecte M. Dorval et je l'aime.... — Cependant vous venez de vous moquer de lui, et vous avez fait tout ce qui dépendait de vous pour le fâcher. Quand il serait vrai qu'il eût la prétention de jouer parfaitement aux échecs et que cette prétention ne fût pas fondée, devez-vous chercher à faire remarquer ce petit ridicule? Avec un bon cœur, peut-on s'amuser des travers des autres? peut-on montrer tant de malignité?... — Oh! maman, s'écria Eugénie en fondant en larmes, j'ai ri mal à propos, je le vois à présent, mais sans malignité, et je n'avais pas le projet de fâcher M. Dorval.... — Est-ce bien vrai? L'embarras que vous supposiez à M. Dorval ne vous a-t-il point divertie? Ne lui avez-vous rien dit avec l'intention de le piquer?... Examinez-vous bien, et répondez-moi. — Maman.... je le reconnais maintenant, dit Eugénie avec des sanglots, j'ai été méchante; je mérite une sévère punition. »

Eugène demanda la grâce de sa sœur, et l'obtint. « Ma chère enfant, dit la mère avec plus de douceur, que cela te serve de leçon; souviens-toi que dans l'impolitesse il y a toujours de la malignité. » A dater de ce jour, Eugénie fut toujours douce, bienveillante et polie.

Respect pour les vieillards.

Ayez toujours pour les cheveux blancs tous les égards qui leur sont dus.

Un vieillard d'Athènes cherchait place au spectacle et n'en trouvait point. Des jeunes gens, le voyant en peine, lui firent signe de loin; il vint : mais, au lieu de lui faire place, ils se moquèrent de lui. Il fit ainsi le tour du théâtre, fort embarrassé de sa personne. Les ambassadeurs de la république de Lacédémone, qui occupaient une place d'honneur au spectacle, s'en aperçurent, et, se levant aussitôt, firent asseoir le vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de toute l'assemblée, et accueillie par des applaudissements universels.

Déférences pour les magistrats.

Depuis la fondation de Rome jusqu'au temps de Scipion l'Africain, les sénateurs n'avaient pas de place marquée aux spectacles publics. Cependant, durant un si long espace de temps, jamais on ne vit un simple particulier se placer devant un sénateur : chacun se faisait honneur de céder le pas à ces graves conseillers de la république. Celui qui eût manqué envers eux de déférence se serait attiré le blâme universel.

AMITIÉ.

L'amitié est un besoin de l'âme; c'est le plus noble besoin des âmes les plus belles, c'est un contrat entre les cœurs, contrat plus sacré que s'il était écrit, et qui nous impose les obligations les plus chères :

Il n'est rien de plus délicieux qu'une amitié douce et fidèle. Quel bonheur de trouver un homme dans le sein duquel nous puissions déposer en sûreté tous nos secrets, sur la discrétion duquel nous comptions encore plus que sur la nôtre! un homme dont la conversation calme nos inquiétudes, dont les avis nous décident pour le parti le plus sage, dont la gaieté dissipe notre tristesse, dont la seule présence nous cause de la joie! (*Auteurs divers.*)

Ayez quelque ami sûr qui fasse couler dans votre âme les paroles de la vérité. Le premier mérite qu'il faut chercher dans notre ami, c'est la vertu; c'est elle qui nous montre qu'il est capable d'amitié et qu'il en est digne.

Le plus grand avantage de l'amitié, c'est de trouver dans son ami un vrai modèle : car on désire l'estime de ce qu'on aime, et le désir nous porte à imiter les vertus qui y conduisent. Richesses, crédit, soins, services, tout ce qui est à nous est à notre ami, excepté notre honneur. (Mme de Lambert.)

Paroles de Rutilius.

Un ami de Rutilius, Romain célèbre, lui ayant demandé une chose injuste, il la lui refusa avec fermeté. « Si je ne puis rien obtenir de vous, reprit cet ami indigné, à quoi me servira donc votre amitié? — Eh! quel fruit retirerai-je de la vôtre, répondit Rutilius, s'il faut la conserver aux dépens de la vertu et de la justice? »

Rareté des vrais amis.

Ayez peu d'amis : les vrais amis sont si rares! Un jeune homme à qui son père demandait d'où il venait, ayant répondu qu'il venait de voir *un de ses amis* : « Tu en as donc plusieurs? dit le père. Ah! tu es infiniment plus heureux que moi, puisque, depuis soixante-dix années que je suis au monde, à peine ai-je pu en trouver un. »

Socrate[1] pensait à peu près de même lorsqu'il répondait à ceux qui trouvaient sa maison trop petite : « Plût à Dieu qu'elle fût toujours pleine de vrais amis! »

L'amitié est un si grand bien, qu'un seul et véritable ami est un trésor inappréciable; on le cherche toute la vie, et souvent sans pouvoir le trouver.

C'est ce que fait comprendre la réponse d'un jeune guerrier perse. Il venait de se couvrir de gloire dans une bataille, grâce surtout à la vigueur et à l'adresse de son cheval. Cyrus[2] lui demanda s'il consentirait à lui céder ce cheval pour une province de son royaume. « Non, seigneur, lui répondit le jeune homme, mais pour un ami véritable, si vous pouvez me le trouver. »

1. Voir pages 103, 108, 325. 2. Voir page 101.

L'amitié au collége : Saint-Pierre et Chabrillant.

Le célèbre Saint-Pierre (Henri-Bernardin)[1], auteur des *Études de la nature*, ne se rappelait jamais sans attendrissement un ami que la divine Providence lui avait donné lorsqu'il était pensionnaire au collége de Caen.

C'était un de ses camarades, âgé de seize ans comme lui, et qui, ainsi que lui, était aimant, studieux, docile.

Paul de Chabrillant avait ces goûts simples et purs qui annoncent toujours une âme supérieure, lorsqu'ils sont le fruit de la réflexion. C'était un de ces enfants précoces à qui une sensibilité exquise tient lieu de sagesse. Il avait un beau nom, il était destiné à une grande fortune, ses talents étaient au-dessus de son âge; mais il ne faisait cas ni de la fortune, ni de la noblesse, ni des talents : il n'estimait et n'aimait que la vertu. Saint-Pierre était passionné et ambitieux. La société de Paul exerça sur son caractère la plus heureuse influence, calma son imagination trop exaltée, et l'accoutuma à mettre plus de modération et de sagesse dans ses rêves d'avenir.

Saint-Pierre obtint de sa famille la permission de passer les vacances avec Paul. Après la distribution des prix, les deux amis partirent ensemble, bien résolus de ne jamais se quitter. Malheureusement la santé délicate de Paul ne put résister à la crise qui sépare l'enfance de la jeunesse; chaque jour on le voyait dépérir. Près d'expirer, il ne songeait qu'à la douleur de son ami. Il lui rappelait le souvenir d'Étienne de La Boëtie, cet ami si cher dont Montaigne[2] a consacré la mémoire; et, faisant allusion à ces paroles, qu'ils avaient tant admirées ensemble, il le priait aussi *d'avoir du courage, et*

1. Né en 1737, mort en 1814.
2. Montaigne est un écrivain célèbre du XVIe siècle; La Boëtie, mort jeune, était son ami.

de montrer par effet que les discours qu'ils avaient tenus ensemble pendant la santé, ils ne les portaient pas seulement en la bouche, mais gravés bien avant au cœur, pour les mettre en exécution [1].

Ainsi ce noble adolescent ne voyait dans la mort qu'un moyen d'essayer sa vertu; et, lorsqu'à sa dernière heure il tournait vers son ami son dernier regard, il lui dit d'une voix mourante : « Henri, ne pleure pas, ce n'est pas pour toujours. »

Cette perte laissa dans l'âme du jeune Saint-Pierre un regret que rien ne put effacer. Il lui donnait encore des larmes lorsque lui-même, parvenu au terme de la vie, il n'aimait à se rappeler du passé que le temps où l'amitié lui était apparue sous la forme la plus touchante, pour disposer son âme à la vertu.

L'amitié dans les changements de fortune : Clément XIV [2].

Clément XIV, n'étant encore que simple religieux, voyait souvent un peintre italien d'un talent ordinaire. Il aimait son caractère, estimait ses mœurs, et vivait avec lui dans la plus grande intimité. Élevé au cardinalat, il devint pour le pauvre artiste un grand seigneur, dont, suivant l'usage, l'abord devait être fort difficile : aussi le peintre n'osa-t-il pas aller chez le nouveau cardinal, qui, étonné de ne pas le voir paraître, se rendit chez lui, lui fit de tendres reproches, et l'invita à venir le voir souvent, en lui assurant que leur ancienne amitié ne subirait aucune altération.

Lorsqu'il fut élu pape, on lui présenta la liste des personnes qui devaient être attachées à sa maison, liste sur laquelle on avait inscrit l'un des plus fameux peintres de l'Italie. « J'approuve la liste, dit le Saint-Père, à l'exception de l'article du peintre. Celui que vous me présentez est sans doute excellent, mais il est riche, et

1. *Essais de Montaigne*, chap. XXVIII. 2. Pape de 1762 à 1774.

il peut très-bien se passer de moi. Je connais un peintre moins célèbre, beaucoup moins opulent, qui est mon ami, c'est lui qui sera mon premier peintre. »

L'amitié dans les besoins de la vie : Costar; Mme de La Sablière; Boileau.

Voiture, littérateur célèbre du dix-septième siècle, eut besoin de deux cents pistoles. Il écrivit, en conséquence, à Costar, son fidèle ami, cette lettre remarquable :

« J'ai un besoin pressant de deux cents pistoles : si vous les avez, ne manquez pas de me les envoyer; si vous ne les avez pas, empruntez-les. De quelque façon que ce soit, il faut que vous me les prêtiez, et gardez-vous bien de souffrir qu'un autre vous enlève cette occasion de me faire plaisir; je sais que vous auriez peine à vous en consoler. Afin d'éviter ce malheur, vendez plutôt ce que vous avez..., vous voyez comme l'amitié est impérieuse. Je prends un certain plaisir à en user de la sorte avec vous, et je sens bien que j'en aurais encore un plus grand, si vous en usiez ainsi avec moi. Je donnerai mon reçu à celui qui m'apportera votre argent. Bonjour. »

Costar lui fit cette réponse : « J'ai une extrême joie d'être en état de vous rendre le petit service que vous me demandez; jamais je n'eusse pensé qu'on eût tant de plaisir pour deux cents pistoles. Après l'avoir éprouvé, je vous donne ma parole que j'aurai toute ma vie un petit fonds tout prêt aux occasions où vous en aurez besoin.... Ordonnez-moi donc hardiment tout ce qu'il vous plaira : vous ne sauriez prendre tant de plaisir à me commander, que j'en aurai à vous obéir; mais, quelque soumis que je sois, je me révolterais si vous vouliez m'obliger à prendre un reçu. »

Voilà le langage de la véritable amitié. La conduite de Mme de La Sablière et de M. Hervart envers La Fontaine [1], est plus remarquable encore.

1. Auteur immortel de fables, né à Château-Thierry en 1621, mort en 1695.